

Le Bruit du melon qui explose



AU DIABLE VAUVERT

Marie Colombe

Le Bruit du melon qui explose

Roman



ISBN : 979-10-307-0785-4

© Éditions Au diable vauvert, 2026

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert
www.audiable.com
contact@audiable.com

Kiki Preston

On l'appelait la femme à la seringue d'argent. Ce surnom planait dans les opulentes réceptions américaines dont les années vingt avaient le secret. Ses jupes en lamé se balançaient, ses talons foulaient les moquettes, précédés par ce titre qui contenait ce que Kiki Preston avait de plus flamboyant et de plus tragique.

Rien n'était plus beau, plus envoûtant que le feu de joie de son autodestruction. On s'agglutinait devant cette attraction au visage de poupée comme on regarde le crépitement des papillons de nuit sur les ampoules brûlantes.

La famille Preston ne travaillait pas, elle s'endettait. Chez les Preston, on ne tenait pas foyer non plus, c'était beaucoup trop de travail. C'est pourquoi la famille s'était installée au *Stanhope Plaza Hotel*. Kiki occupait la suite 431 et ne dérogeait pas à cette trajectoire héréditaire : elle se couchait à l'aube pour ne se lever qu'au dîner, enchaînait

les aventures scandaleuses, était capable d'affréter un avion dans la nuit pour se réapprovisionner en narcotiques lors de voyages au Kenya. Elle ne reculait devant aucun excès pour convoquer l'ivresse et faire taire les terreurs des lendemains. L'héroïne serrait sur elle ses griffes, et chaque jour Kiki faisait apporter sa célèbre seringue. Sa liberté et son mépris de la morale avaient quelque chose de fascinant qui aurait touché au sublime s'ils n'avaient été associés à une diagonale du vide : une splendeur stérile, sans amarre, sans idéal, et sans fondations.

Au fil des années, sa démarche se fit plus vacillante, son esprit déclina. Elle devint véhémence, accusatrice, violente parfois. Les crises d'angoisses se rapprochaient, les cartons d'invitation se raréfiaient à l'entrée de la suite. Bientôt, il n'y en eut plus. Alors Kiki troqua ses jupes pour des pyjamas.

Un soir d'hiver humide, son amie Lilian lui apporta un verre de lait et partit lire dans le salon. Une bourrasque polaire fit trembler les pampilles et gonfler les rideaux. Le vent froid prit Lilian à la gorge. Elle posa son livre et revint dans la chambre. La fenêtre était ouverte, le verre de lait posé sur le chambranle, la pièce vide. Sur le rebord du verre, les lèvres de Kiki avaient laissé des pétales blancs comme du givre. Lilian se précipita à la fenêtre. On se défenestrait beaucoup dans les années trente, il suffisait de peu pour imaginer le pire. Le corps de Kiki s'étendait en bas, comme endormi, dans une épaisse mare carmin. Elle avait sauté sans un cri.

Tout a commencé là

L'explosion scintillait dans la nuit claire. La dynamite avait scindé le mur en particules lourdes, dangereuses. La lune rousse veillait, haute et impassible. Dans ce moment suspendu, Mila cherchait le point de départ de ce chaos, le moment où sa vie s'était retournée comme une chaussette. Monsieur Grangeville, son trente-deuxième professeur particulier, aurait pris un air docte, croisé les jambes sur un fauteuil du *Stanhope Plaza*, et dit : « *It all goes back to...* », ou pour ainsi dire, tout a commencé là.

Un cœur qui implose, un melon qui explose. Des mécaniques qui s'inversent sans vous laisser le temps de comprendre quand les événements ont commencé à vous échapper. Le goût amer sur la langue de la tasse que l'on boit malgré soi, et cette sensation glaçante d'être la marionnette d'une vie que l'on n'a pas choisie.

Pour reprendre les mots du professeur Grangeville : tout a commencé là, quelques mois plus tôt, dans le lobby du *Stanhope Plaza*.

Partie 1
Vivre et mourir
au Stanhope

1. Agiter le bocal

Mila dit qu'elle sortait acheter des livres. Elle avait menti à Lupita, en réalité, elle irait chez Noah. Plantée dans le lobby du *Stanhope Plaza Hotel*, elle procrastinait. Autour d'elle, les portes à tambour tournaient, les dorures doraient, les lustres éclairaient même en plein jour. Dans des vases gros comme des amphores, des lys répandaient leur parfum écoeurant, le plafond haut renvoyait l'écho des pas sur le carrelage, le couinement des chariots, le tintement des ascenseurs.

Dans un coin éloigné des fenêtres, un palmier fanait. Spencer le faisait remplacer par un autre, plus frais. Si Mila avait été plus en forme, elle se serait lancée dans un plaidoyer pour ces plantes qu'il jetait sur le trottoir comme si elles n'étaient pas vivantes. N'était-ce pas assez de polluer la planète? Savait-il seulement que l'écosystème ne s'était jamais remis des quarante tonnes de pétrole déversées

dans l'Arctique par l'*Exxon Valdez* quinze ans plus tôt ? Elle aurait terminé, un peu crâneuse, sur une citation de Flaubert : « La nature n'est belle que pour qui sait la voir. » Et puis elle aurait fait monter le palmier dans sa chambre.

Mais il s'agissait de se concentrer pour affronter le bruit et la fureur de New York. Après des semaines recroquevillée dans sa chambre, ça demandait un effort. Pas surhumain, mais quand même. Encore quelques minutes... Inspiration, un, deux, trois. Expiration, un, deux, trois... Elle vérifia son allure dans le miroir du *cocktail bar*. Cet air de courgette chevelue, vraiment c'était pas possible. Depuis le phénomène *Spice Girls*, une envie de prendre son destin en main boostée par leurs chants conquérants s'était mélangée à une éternelle insatisfaction de son apparence. Trop joufflue comme « *Baby Spice* », trop grande gueule comme « *Scary Spice* », trop masculine comme « *Sporty Spice* », rien n'arrivait à la hauteur d'un idéal féminin inatteignable. Être ne suffisait pas, il fallait être « bonne », et on ne l'est jamais assez. Il y avait peu de chance que Noah lui ouvre, alors pour ce que ça changeait...

Phil n'avait pas encore rejoint son poste derrière le bar, et c'était bien dommage. Il avait le chic pour lui remonter le moral, mais surtout, il rendait tolérable cet hôtel qu'elle ne pouvait plus voir en peinture. Elle avait beau s'échiner à marquer son empreinte sur la suite qu'elle partageait avec Lupita et sa mère, elle avait toujours l'impression d'y être sans consistance. Le désordre y régnait, une façon comme une autre d'exister. Le service de chambre et les aspirateurs étaient ses bêtes noires, ils lui rappelaient trop d'abandons, inévitables quand on a vingt ans et qu'on a toujours vécu ici. Des livres s'empilaient jusque dans la salle de bain,

des plantes sauvées des poubelles, des photos de natures mortes punaisées, des tasses de thé abandonnées... Mais rien n'y faisait, ça ressemblait juste à ce qu'on attend d'un palace à l'ancienne. Avec leur satinette, leurs pampilles et abat-jour laqués, les chambres répétaient à chaque étage leurs motifs sans histoire. Ça se voulait raffiné, c'était moche, voilà tout.

Elle nourrissait donc une envie de foutre le camp, de changer de vie, d'emmerder sa mère. Le genre de mère qui trouvait Kiki Preston glamour et avait donc choisi d'élire domicile dans la même suite qu'elle... Vivre dans un palace et coller sa fille dans les pattes d'une nounou, c'était le meilleur moyen de se débarrasser des tracas du quotidien. Après quelques recherches sur la vie de cette *socialite* sulfureuse, Mila trouvait ça glauque. Ce luxe répétait le motif des Preston dans une déclinaison différente, mais aussi funeste. Tout cela allait mal se finir.

La mère de Kiki avait été la première à se ruer sur le corps de sa fille. Celle de Mila serait sûrement la dernière, elle n'était jamais là. Dans le fond ce n'était pas plus mal, car au-delà de trente minutes en sa présence, Mila rêvait secrètement de se défenestrer. De toute façon, on ne pouvait plus ouvrir les fenêtres de l'hôtel.

Malgré toutes ces bonnes raisons de désertir, ça lui coûtait de sortir. Sa mission sentait l'échec, sa déprime entravait le mouvement, et puis elle pensait à l'année de ses treize ans. À l'âge où les jeux en intérieur s'étaient émoussés et où l'envie lui venait de parcourir la ville, le 11 septembre 2001 l'avait percutée. Sept ans et soixante-six jours s'étaient écoulés depuis, et la terreur persistait les jours de cafard. Les tours qui s'effondrent comme des châteaux de carte. L'air lourd

de cendres, d'âmes perdues et de chagrin monstre. La conscience aussi que rien n'est indestructible, ni les Twin Towers, ni le *Titanic*. Elle n'oublierait jamais. Terrifiée par une somme de dangers imaginaires exacerbés par les attentats, elle avait refusé de sortir de l'hôtel pendant deux mois et sept jours. Après de longues négociations, Lupita avait fini par l'emmener bras dessus, bras dessous dans une clairière de Central Park. Le bruissement des feuilles sur la *skyline* et les cumbias fredonnées par la nounou rendaient tout plus simple.

Mais l'hiver avait emporté les feuilles et Lupita ne la laisserait jamais aller devant chez Noah. À pied, il y avait trois blocs à tenir dans le vacarme des rues pour atteindre le parc, y marcher dix minutes et rejoindre la Cinquième avenue à l'est.

Une grande inspiration, un, deux, trois, et elle poussa les portes pour atterrir dans la rue, enfin. L'air vif la réveilla. La 48^e s'étendait comme un couloir de granit formidable. La ville exerçait sa fascination verticale. Quand Mila leva la tête, le ciel était court et l'horizon disparaissait dans le flux des voitures.

Quelques minutes et elle serait à Central Park. Inspiration, un, deux, trois. Expiration, un, deux, trois. Plus que quatre blocs et elle arriverait chez Noah. Haut les cœurs! Pour se ragaillarder, elle imaginait des retrouvailles émouvantes. Rien que d'y penser, elle se sentait presque guillerette. Elle sauta sur un muret. Le parc s'étendait devant elle, surplombé de ciel et de buildings qui semblaient lui dire que rien n'est impossible. Nonchalante comme un « Jet » dans *West Side Story*, elle esquissa un pas de danse. La reconquête lui frôlait le bout des doigts, il fallait juste intercepter Noah et lui

prouver qu'il s'était trompé sur elle. Cette fois, elle serait franche et il l'aimerait à coup sûr. Mais il n'était pas là. Le *doorman* l'avait dans le nez. Au bout d'une heure, cramoisie de froid et les doigts engourdis, elle capitula.

Le retour fut penaud. Elle se cogna dans un poteau, dans une bouche à incendie et dans une boîte à journaux. Elle se cognait tout le temps, pour un peu on la prendrait pour une gosse battue. Son destin ressemblait à un mur qu'elle s'obstinait à vouloir briser à la seule force de son crâne. Comment attirer l'attention de façon indiscutable? Son imagination avait toujours été sa meilleure compagne. C'est alors qu'elle eut l'idée absurde. Celle qui ferait tomber le premier domino qui les entraînerait dans le vide. Mais ça elle ne le savait pas, pas encore. Sur le coup, ça semblait être une bonne idée. Un peu extrême peut-être, mais elle en avait inventé de pires plus jeune. À six ans, tout le monde trouvait ses affabulations adorables. À vingt ans beaucoup moins et c'était tout de même injuste. L'attrait du mensonge était trop fort et le frisson trop bon. Une pharmacie se trouvait à quelques blocs à peine. Elle y entra.

2. Le charme discret de la romance

Le coup de foudre ressemblait à une maison de vacances et une photo de famille. Il avait été précédé d'une chute lente, un véritable travail de sape de sa mère.

« L'école n'est qu'une vaste fumisterie », avait décrété la daronne quand Mila fut en âge d'y aller. Entourée de professeurs particuliers, elle maîtrisait français, anglais et espagnol sans avoir de camarades à qui parler. L'hôtel était son foyer et son école. Les heures étaient longues, et elle prit pour habitude de noter le nombre exact de jours de l'année à partir de sa naissance pour chaque événement marquant. Toute son énergie se déployait à les remplir.

À sept ans et douze jours, elle avait rencontré Stanislas. Stanislas était un spécimen d'adulte particulièrement amusant : il savait faire le poirier et forcer les serrures. La police l'avait escorté hors du *Stanhope*, mais avant cela, il

lui avait fait cadeau de ses enseignements et d'un kit de crochetage. Elle avait passé les années suivantes à s'introduire dans les chambres en l'absence de leurs occupants. Elle détaillait ces intimités étrangères, tissait des liens invisibles, prenait parfois en photo ces natures mortes pour les épingle dans sa chambre. Cela lui permettait de faire son intéressante en jouant l'enfant extralucide. Il suffisait d'identifier dans les salons le client d'une suite explorée et de lui asséner des vérités avec un air mystérieux. Et puis ils avaient installé un système d'ouverture par carte et c'en avait été fini de l'exploration des chambres.

À dix ans et cent treize jours, elle fit la connaissance de Monsieur Grangeville. Les professeurs défilaient, il fut indéniablement le plus marquant. Avec ses chemises déboutonnées, l'élégance de son profil, l'éclat cinglant de ses yeux vert de gris, il promenait une indolence digne du Humbert Humbert de Nabokov, la pédophilie en moins. Sa mission de perfectionnement du français s'était étendue quand il avait perçu l'appétit de lecture de son élève. Il l'avait lancée sur des auteurs qu'elle ne connaissait pas, il la provoquait, voulait qu'elle pense, pas qu'elle ânonne, et ils rentraient dans des débats enflammés. Elle l'adorait comme on adore ceux qui vous poussent à grandir, à avoir le sentiment simple, bon et profond d'exister. L'année de ses dix-sept ans, il disparut sans un mot. Sa mère ne le remplaça pas. Cette self-made tradeuse tenait à ce que sa descendance suive ses traces, il était temps que Mila se concentre sur les matières qui forgeraient son avenir : économie, statistiques, import-export et surtout, les maths – car elle était vraiment mauvaise. Le désespoir de Mila fut terrible. Ses résultats chutèrent, elle ne quitta plus

son pyjama. Quand un roman ou un mot rare la touchait, elle continuait à envoyer des mails au professeur. Devant son écran, elle restait longtemps à cliquer sur « rafraîchir » dans l'espoir d'une réponse qui n'arrivait jamais.

Les retours de sa mère et les réceptions des salons étaient les seules occasions où elle s'habillait encore. Dieu merci, la salle des objets trouvés était encore dotée d'une serrure à crocheter, Mila n'avait aucun scrupule à s'y servir. Bien sûr il y avait le dressing de sa mère. Mais les objets trouvés avaient quelque chose de plus ludique. Le charme de l'inattendu, un parfum qui persistait et lui donnait une prestance nouvelle. Enfant c'était facile. Elle ne doutait de rien. Ado, ces petits coups de pouce l'aidaient à dépasser le malaise d'être soi. C'était au moins l'occasion de faire des rencontres et la chasse aux mots rares.

Pour se donner du courage les premières fois, elle préparait un remontant. À l'âge où d'autres s'endorment encore avec un verre de lait, Mila avait appris à confectionner des *Whisky Sour*, *Rob Roy* ou *Old Fashioned* pour sa mère. La tentation d'y goûter était forte, Mila découvrit vite la langueur de l'ivresse, puis le sexe. Ces assemblées ne manquaient pas de jeunes hommes ravis de trouver une invitée aussi joyeusement consentante. Certains de ses compagnons de lit disparaissaient dans la nuit. Parfois, elle ne savait plus très bien si elle les avait imaginés, elle cherchait des indices de leur passage qu'elle photographiait, dans le doute, une chaussette, une capote abandonnée, un crachat dans le lavabo, le « tournicoti » d'un poil pubien sur le carrelage.

Au bar à cocktails, Phil gardait toujours un œil sur elle, quitte à tout laisser en plan pour foutre en l'air un flirt.

Il suffisait que le type soit plus vieux qu'elle, et voilà qu'il appelait Lupita... Sa conquête se trouvait chassée à grand renfort de « *¡Dios santos de mi vida!* ». Ces deux-là connaissaient ses esclandres depuis toujours. Ils tentaient de l'en protéger du mieux qu'ils pouvaient, et cela agaçait prodigieusement Mila. Elle ne savait pas encore qu'en réalité, elle n'aurait pas voulu qu'il en soit autrement. Cette autorité bienveillante lui prouvait que si elle poussait, elle trouverait au monde des bords pour l'empêcher de tomber dans le vide et de s'écraser au sol comme une tomate trop mûre. Mais pour le moment, ça l'agaçait. De toute évidence elle savait très bien ce qu'elle faisait. C'étaient des vieux cons, voilà tout.

Et puis il y avait eu Noah. Le jour de leur rencontre, elle avait trouvé une combinaison de soie boutonnée de la pointe des seins à la taille. Un chignon banane de Lupita, un trait d'eyeliner pour amplifier son regard, elle ne se reconnaissait pas dans la glace et se sentait très star. De quoi promener l'aisance de ceux qui pensent que la vie est de leur côté. Un *Rob Roy* à la main, elle déambulait dans le salon Pêche, les paupières mi-closes pour se donner un air suave. Un groupe avait attiré son attention. Ils fêtaient les noces d'argent d'un couple de quinquagénaires. Le neveu, un jeune homme aux gestes nets, cherchait quelqu'un pour prendre leur photo de famille. Mila s'était proposée et le charme avait opéré. Quand le déclencheur avait immortalisé la photo, l'image de cette famille s'était violemment imprimée sur sa rétine. Noah lui avait proposé de trinquer avec eux, elle avait su s'intégrer par mimétisme. Le coup de grâce avait été le cadeau de Noah et ses parents : une invitation l'été suivant dans leur maison près de Sanary-sur-Mer,

en France. Le nom du village sonnait à ses oreilles comme une promesse.

Il faut dire que la France exerçait sur elle une fascination d'autant plus irrésistible qu'elle lui était interdite. Elle était française par sa mère – qui exigeait qu'on parle cette langue « à la maison » – mais elle ne connaissait rien de ses origines, ni de son père. La matriarche éludait toutes ses questions avec mépris : « Mais qu'est-ce qu'on s'en fout ! Tu es dans la plus grande nation au monde, la métropole la plus excitante qui soit. C'est tout ce qui compte. Le présent, à fond les gamelles ! » Ce refus brutal n'attisait que davantage chez Mila l'envie de connaître ce pays qu'elle cherchait partout. Et voilà qu'arrivait Noah avec le set complet du jeu de sept familles et sa villa en France. C'était écrit. « La famille sera toujours la base des sociétés », disait Balzac. Quel mal y avait-il donc à vouloir prendre part à celle-ci puisque la sienne se résumait à une mère démissionnaire et une « nounou » colombienne qui la prenait pour une gamine ?

L'idylle dura trois mois. Elle ne buvait plus, mais fumait beaucoup. Elle vivait pour les dîners en famille. Elle tenait le rôle avec acharnement. Elle ne se cognait presque plus, avait arrêté de manger des gommes et donc d'avoir mal au ventre. Mais cela ne dura pas. Ses mensonges s'écaillaient, la mère la regardait d'un air soupçonneux, son insistance pour partir avec eux l'été suivant et sa tendance à voler des photos eurent raison de la séduction qu'elle avait su créer. Noah devint distant. Il la quitta de façon assez banale, en regardant ses pieds, en bas de chez lui. Ses affaires furent renvoyées par coursier. Le lendemain, Mila eut vingt ans et ne les fêta pas.

Depuis, elle cherchait des stratagèmes pour qu'il lui revienne avant l'été. Pour sourire autour de la table familiale. Partir dans la villa. Se réfugier dans la touffeur d'une campagne française comme dans les livres. Alors oui, peut-être avait-elle forcé le nombre d'appels. D'aucuns appelleraient ça du harcèlement. Mila trouvait cela très romanesque. Après tout, selon Flaubert, « la jeunesse a l'esprit tragique et n'admet pas de nuance ». Il fallait bien que jeunesse se fasse et Mila avait un sens du tragique exacerbé.